Mais qu'est-il besoin d'aller chercher ailleurs que dans cette enceinte des exemples de la caducité des choses humaines? Nous l'avions vue, cette basilique, remplie de tombes royales, de mausolées, de colonnes, d'inscriptions qui étaient comme la chronologie sensible des races de nos rois et des divers âges de la monarchie. Mais ce que le temps avait épargné, la fureur des hommes l'a détruit. Ces monuments ont disparu; les tombeaux ont été violés; les cendres de quarante générations de rois ont été profanées. Tout cela ne vivra plus que dans l'histoire : même il viendra ce jour qui n'aura pas de fin, où l'histoire ne sera plus, parce qu'il n'y aura plus de temps : jour qui seul est digne, mes Frères, de fixer les désirs de vos âmes immortelles. Puissé-je moi-même, après avoir paru, sans doute pour la dernière fois, dans la chaire chrétienne, en descendre pénétré de cette pensée, qu'il n'est rien de grand que Dieu, rien de stable que l'éternité!

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. L'ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,

POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

A LA PLACE DE M. L'ABBÉ SICARD,

LE 28 NOVEMBRE 1822.

MESSIEURS,

Le jour le plus embarrassant pour un membre de cette illustre compagnie, c'est bien incontestablement le jour même qu'il vient prendre place au milieu d'elle pour la première fois : dans l'honneur qu'il reçoit, rien n'est rigoureuse justice, mais aussi tout n'est pas censé pure faveur, et le bienfait doit être la mesure de la reconnaissance. Si je parlais de mes titres au fauteuil académique, cette témérité pourrait ne pas tourner à mon avantage; si je parlais uniquement de votre indulgence, je semblerais peut-être me couvrir du voile transparent d'une fausse modestie. Je ne ferai donc ni l'un ni l'autre; mais je me féliciterai de me voir, par votre choix et l'auguste approbation du monarque, associé à une compagnie, qui, depuis son origine jusqu'à nous, a compté dans son sein l'élite des écrivains de notre nation; je m'applaudirai d'avoir fixé sur moi les regards d'un prince d'autant plus cher aux lettres, qu'il les chérit lui-même davantage, et qui, par la variété de ses connaissances, la noblesse, la pureté, les grâces de son langage, aurait pu être encore

remarquer ici que ces établissements si précieux pour l'humanité ont été formés, perfectionnés, et sont encore dirigés par des membres de ce clergé de France, à qui notre patrie a dû tant de personnages illustres ; des savants comme Mabillon, des philosophes comme Malebranche, des hommes de lettres comme Fénelon, des orateurs comme Bossuet ; de ce clergé que l'équitable histoire vengera toujours des vaines attaques, en racontant les services immenses qu'il a rendus aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'agriculture, au commerce, à l'éducation publique, à la civilisation.

Il fut un temps, Messieurs, où l'on comprenait mieux qu'aujourd'hui tout ce qu'il y a de force et de vie dans les sentiments religieux, tout ce qu'ils peuvent donner à l'âme d'énergie et d'élévation, et répandre d'intérêt et de charmes dans les productions du cœur. On l'a dit avec raison : les grandes pensées viennent du cœur ; or, comment germeraient-elles dans un cœur desséché par l'athéisme ? Avec de l'esprit et des efforts, l'homme peut bien tailler, polir, façonner la statue sur la terre ; mais c'est du ciel que doit descendre le feu divin qui seul peut lui donner la vie. On sait bien que cette alliance du génie et de la religion fut le caractère du plus bel âge de la littérature française, des écrivains classiques qui ont illustré le règne de Louis XIV, ce prince dont la gloire brille davantage par les efforts mêmes que l'on a faits pour l'obscurcir.

Grand roi, qui as mérité de donner ton nom à ton siècle, je me sens pressé de t'offrir un hommage solennel dans ce sanctuaire des lettres dont tu fus le protecteur non moins éclairé que généreux. Pourquoi faut-il que ton nom ait encore des ennemis ? Quelques erreurs de politique, quelques écarts d'ambition, des fautes que tu as eu le noble courage de te reprocher toi-même, tout cela ne doit-il pas s'effacer devant cinquante ans de gloire et de

prospérité ? N'est-ce pas toi qui as su perfectionner nos lois par des ordonnances dont on admire encore la sagesse ; ajouter pour toujours six provinces à ton royaume ; préparer à la valeur indigente, ou mutilée dans les combats, un asile qui n'avait pas eu de modèle dans l'antiquité, monument le plus national dont il soit parlé dans l'histoire d'aucun peuple ; honorer ta vieillesse par la magnanimité dans la disgrâce ; donner à tous les talents le plus brillant essor ; élever enfin la France à une espèce de suprématie morale et littéraire qui se fait sentir encore ? Voilà tes titres à l'admiration des siècles. Ah ! dans nos jours de délire, on a bien pu les méconnaître, profaner ta cendre, insulter ta à mémoire ; mais tu es resté vainqueur de ces outrages impies. Par les soins d'un monarque issu de ton sang et digne de toi, ton image auguste reparaît dans les mêmes lieux où elle avait été si indignement abattue. Salut, ô grand roi ! j'aime à te voir maîtrisant d'une main un coursier fougueux et rebelle, tenant dans l'autre ce sceptre qu'elle est si digne de porter, et te présentant au peuple français avec ce front majestueux qui semble commander encore le respect, l'amour et la fidélité.

FIN.

BIBLIOTECA CENTRAL

TABLE.

Préface. page 5

La révolution française considérée dans ses causes. 13

I Depuis la régence un grand nombre d'écrivains ont professé une doctrine impie et séditieuse, qu'ils appelaient eux-mêmes philosophie. 18

II. Cette fausse philosophie avait infecté toutes les classes de la société. 26

III. C'est dans cette philosophie qu'il faut placer la cause de la révolution. 35

La révolution considérée dans son cours et dans ses ravages. 42

I. Ravages de la révolution dans l'ordre civil et politique. 44

II. Dans l'ordre moral et religieux. 53

La révolution considérée dans ses suites et dans sa fin. 64

I. Ses suites : règne de Buonaparte. 66

II. Sa décadence et sa fin. 76

Sur les missions. 85

Réponse aux reproches qu'on leur fait,

1° d'être inutiles ; 87

2° d'être nuisibles ; 95

3° d'être infructueuses. 100

Sur la foi pratique. 105

I. La foi doit être effective. 107

II. Elle doit être ardente dans le bien. 113

III. Elle doit être courageuse. 115

Sur l'imitation de Jésus-Christ. — Pour le jour de Noël. 124

I. Obligation d'imiter Jésus-Christ. 125

II. Que devons-nous faire pour réussir dans cette imitation ? 136

Sur l'excellence des fonctions du saint ministère. 147

I. Rien de plus noble que ces fonctions. 148

II. Rien de plus méritoire. 154

III. Rien de plus indispensable pour un prêtre. 162

Sur l'esprit de piété. 167

L'esprit de piété nécessaire aux prêtres pour être édifiants et utiles aux âmes ; 168

1° à l'autel ; 172

2° dans la chaire chrétienne ; 175

3° dans le tribunal de la pénitence. 182

Sur l'esprit d'expiation : prononcé dans une assemblée d'élite après la mort du duc de Berri. 188

Pour une distribution des prix aux enfants de l'œuvre de madame de Carcado. 200

Pour la bénédiction de la chapelle de l'Infirmerie de Marie-Thérèse, le 8 décembre 1819. 209

Pour la bénédiction de la nouvelle chapelle du même établissement, le 19 décembre 1821. 215

I. Sur la vie religieuse. — Ses avantages. 222

II. — Pour une prise d'habit. 230

III. — Même sujet. 237

I. Pour une première communion. 244

II. Même sujet. 247

Sur la persévérance après la première communion. 252

Pour une abjuration. 272

Influence de la religion sur la société. — Discours prononcé à Vichy, en présence de Madame, duchesse d'Angoulême, le 24 juin 1821. 276

Pour la bénédiction de la chapelle des Religieuses du Calvaire. 284

Pour la bénédiction de la première pierre de la Chapelle du monastère du Temple. 289

Pour la bénédiction de la première pierre de la chapelle de la Visitation. 292

I. Pour un mariage. 296

II. Même sujet. 299

le roi des beaux esprits de France, quand il ne serait pas, par sa naissance comme par notre amour, le roi du premier peuple de la terre.

Je me hâte, Messieurs, de vous entretenir de celui que j'ai l'honneur de remplacer aujourd'hui. La religion a perdu dans M. l'abbé Sicard un défenseur éclairé, l'humanité un ami tendre et généreux, l'Académie un membre d'autant plus digne de ses regrets, qu'il s'était montré plus digne de son estime; le Roi et la patrie un Français fidèle et dévoué.

Sa carrière a été longue et toujours honorable : elle s'est partagée entre les fonctions du ministère sacré, et l'instruction d'une portion si malheureuse de l'espèce humaine. Vous l'avez vu, Messieurs, au milieu de vous, sans fard comme sans amertume; indulgent pour les personnes, mais sans indifférence pour les doctrines. Homme, il a payé son tribut à l'humanité, mais de cette manière qui s'allie très-bien avec les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qui semble même en rehausser le prix. Ainsi, par un contraste singulier sans être nouveau, en même temps qu'il se montra capable de s'élever aux plus hautes spéculations de la métaphysique, il resta dans une espèce d'enfance pour les affaires de la vie civile; simple jusqu'à la crédulité, il supposait toujours dans l'âme d'autrui toute la candeur qui était dans la sienne; et l'on peut bien dire que plus d'une fois il se montra confiant jusqu'à être forcé de s'en repentir. Mais, lorsque la voix de la conscience se faisait entendre, il n'avait rien de faible et de timide. Dans des jours difficiles, il sut immoler son repos à son devoir, puisant alors dans la religion un courage que peut-être il ne trouvait pas dans sa nature. Ses travaux et ses écrits attesteront à jamais qu'il a bien mérité de la France, de l'Europe, de l'humanité tout entière. C'est ici le lieu de rappeler ses titres à la reconnaissance de la postérité; qu'il nous soit

BIBLIOTECA CENTRAL

permis pour cela de reprendre les choses de plus haut.

Encore que la nature intelligente et la nature matérielle se manifestent par des effets non moins constants que merveilleux, les causes des phénomènes qu'elles présentent n'en sont pas moins mystérieuses. C'est un livre toujours fermé pour les yeux du vulgaire, et souvent pour ceux des hommes les plus distingués par le savoir et le talent. Que de choses sur lesquelles l'esprit humain a lutté vainement pendant des siècles entiers contre les ténèbres de son ignorance, jusqu'à ce qu'enfin ait paru pour les dissiper un de ces génies puissants et lumineux, faits pour changer la face du monde savant! C'est un Galilée, un Newton, un Haüy, un abbé de l'Épée, qui de l'observation la plus commune, d'un fait jusqu'alors plutôt aperçu que remarqué, savent tirer un système entier de connaissances nouvelles. Le germe de l'arbre scientifique existait, mais il attendait que le génie vînt le féconder, pour croître et s'élever, plein de vie, avec son trône, ses branches, ses fleurs et ses fruits.

Avant l'abbé de l'Epée, on n'ignorait pas que l'homme par des signes divers, plutôt inspirés par un instinct naturel que trouvés par la réflexion, savait exprimer ses sentiments et ses pensées, que la physionomie en particulier était le miroir de l'âme; et qui de nous n'a pas senti quelquefois le pouvoir d'un geste, d'un regard, de quelques larmes, d'une inflexion de voix, d'une posture suppliante? N'est-ce pas de tout cela que se compose dans l'orateur cette éloquence du corps, que les anciens mettaient avec raison avant celle des paroles? L'histoire a conservé le nom d'un célèbre Romain, qui, par sa pantomime d'une vérité frappante, rendait fidèlement tout ce qu'il y avait de plus noble, de plus délicat, de plus varié, de plus nombreux dans les périodes de Cicéron.

Il est donc un langage d'action, inspiré par la nature, qui se trouve chez tous les peuples, chez le sauvage comme chez

l'homme civilisé. Voilà un fait universellement connu; ne pouvait-on pas présumer qu'en étendant, en perfectionnant ce langage naturel, on viendrait peut-être à bout de parler aux yeux par des signes, comme on parle à l'oreille par des mots? Dans les trois derniers siècles, cette pensée ne fut point étrangère à des esprits observateurs, de l'Espagne, du Portugal, de la Suisse, de l'Angleterre, à qui l'on a dû en ce genre des essais plus ou moins heureux; mais un système raisonné de signes figuratifs, pour consoler, dédommager les sourds-muets de la privation des deux sens que leur a refusés la nature, ce système était encore à découvrir; la gloire en était réservée à un Français. L'abbé de l'Epée a été dans le dernier siècle, cet esprit créateur, si toutefois cette expression convient à l'être créé; car il faut bien que notre orgueil en fasse l'aveu, l'homme n'opère que sur ce qui est; il cherche, trouve, modifie, embellit, perfectionne; mais il ne crée rien : l'homme n'invente pas plus la vérité, que Christophe Colomb n'inventa l'Amérique; il la découvre.

On conçoit aisément qu'il ait pu trouver des signes pour exprimer les choses sensibles; mais de l'expression de semblables objets à celle des notions les plus abstraites et les plus élevées que l'esprit puisse concevoir, l'intervalle, ce semble, était immense, et pourtant il a été franchi.

Trouver des signes correspondants à toutes les nuances de la pensée, à toutes les délicatesses du sentiment; parmi les signes qui se présentent, démêler celui qui est le plus caractéristique, et qui soit ce que serait le mot propre dans le discours ordinaire, en rendre l'usage aussi facile, aussi rapide que celui de la parole, substituer ainsi la langue figurée à la langue parlée, quelle entreprise, Messieurs, quelle sagacité elle suppose dans celui qui a osé la tenter et qui a su l'exécuter!

Je crois devoir, à ce sujet, épargner à mon auditoire

des discussions arides, dans lesquelles je pourrais bien m'égarer moi-même, et qui certainement lui paraîtraient plus fatigantes que lumineuses; je dirai seulement que ces régions inconnues, et si glorieusement parcourues par l'abbé de l'Epée, son illustre successeur les a visitées à son tour dans un plus grand détail, et qu'il en a rapporté des richesses nouvelles : si bien que la postérité, plaçant le disciple à côté du maître, les confond dans ses hommages.

Laborieux, patient, né pour les discussions subtiles et grammaticales, l'abbé Sicard se livrait à son œuvre avec le zèle le plus vif, le plus soutenu, et heureusement aussi le plus utile : en ce genre il semblait passionné pour tout ce qu'il regardait comme une découverte. Il était aussi sérieusement occupé d'un nouvel aperçu sur un adverbe, sur une particule, qu'un astronome pourrait l'être d'une nouvelle planète et de la mesure de son orbite : espèce d'enthousiasme, qui, en décelant sa vocation naturelle, en rendait aussi le succès plus facile et plus assuré. Qui de nous n'a pas été témoin de la naïve satisfaction avec laquelle il développait ses théories, tâchait de les rendre populaires, et se plaisait à faire briller ses élèves devant un nombreux auditoire? Quel est l'étranger, sans en excepter les princes et les souverains, qui n'ait assisté à ses séances publiques? Il a pu en quelque manière s'expliquer devant l'Europe entière; et n'est-ce pas à son influence que sont dues en grande partie les institutions établies dans les contrées étrangères, sur le modèle de celle qu'il dirigeait lui-même dans cette capitale? Notre France en possède plusieurs qu'on peut regarder ainsi comme son ouvrage; et il est permis de dire qu'après sa mort il continue d'instruire ces infortunés qui ont été l'objet de sa prédilection pendant sa vie.

Si tout ce qui honore le sacerdoce doit m'être particulièrement cher, je ne puis que me plaire, Messieurs, à